

Lartigue et la jeunesse de la photographie

Serge Jongué

Volume 30, numéro 121, décembre–hiver 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jongué, S. (1985). Lartigue et la jeunesse de la photographie. *Vie des arts*, 30(121), 74–74.

LARTIGUE Serge JONGUÉ ET LA JEUNESSE DE LA PHOTOGRAPHIE

Portrait de mon père au volant, à 80km/h, 1913. Un papa trépidant, expérimentant un des bolides de l'époque réservés au *happy few*. Jacques-Henri était là, comme à son habitude, pour capter l'événement. *Portrait intime dont le flou même transmet l'excitation du moment, cette qualité essentielle de l'œuvre de Lartigue, l' amateur de génie, celui qui réalisera son premier cliché photographique en 1902, à l'âge de huit ans, et présentera sa première exposition plus tard, à soixante et un ans... en 1955.*

Aujourd'hui, en fin de siècle, alors que la Reine-mère réalise enfin son rêve super-sonique à bord d'un Concorde, point d'épignes, point d'héritiers de Lartigue pour saisir, sans mauvaise conscience, de façon aussi naturaliste, aussi légitimiste, aussi heureuse, aussi intime, les moments de bonheur des privilégiés de ce Monde.

Cette «mémoire du plaisir» dont parle Hervé Guibert du journal *Le Monde*, cette mémoire qui évoque si bien un demi-siècle de la vie de la grande bourgeoisie française, cette mémoire consignée dans quelque cent vingt albums et près de deux cent mille négatifs qui constituent un des plus importants journaux photographiques jamais réalisés, est définitivement préservée par le legs fait par Lartigue lui-même, en 1979, à l'État français. Il faut s'en réjouir.

Les conditions de cette mémoire, elles, ont disparu. Et de cela aussi il faut se réjouir. Difficile aujourd'hui de se consacrer au *jet set international* en oubliant royalement le Tiers et le Quart monde. Difficile, également, de regarder ces belles images de belles femmes aux toilettes magnifiques (*Le Jour des drags, à Auteuil, Paris, 1911*) sans se remémorer l'esclavage imposé alors aux multitudes colorées et colonisées, sources de l'opulence de feu l'empire français. Ces réalités profondes, l'artiste, par un volontarisme idéologique déguisé en philosophie du bonheur, a toujours voulu et réussi à les ignorer. Sur ce plan, «la façon Lartigue» fait désormais partie d'une certaine histoire des mentalités droitières, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle n'ait pas, au contraire, sa place dans le patrimoine photographique universel.

Bien sûr, d'un point de vue purement documentaire, Lartigue, c'est l'ethnologue de la bourgeoisie de l'Hexagone: courses hippiques, rallyes automobiles, avions, aéroplanes, bobsleighs et vacances de neige à Chamonix, ... Mais dans son œuvre il y a plus que cette évidente description des mœurs de sa classe sociale, beaucoup



1. Jacques-Henri LARTIGUE, *Bibi à Marseille, 1928.*

plus que la chronique des petits événements qui faisaient les frais de la conversation des dimanches après-midi (*Bichonnade fait une chute de vélo, Août 1907*) ou celle, plus officielle des dîners de protocole (*Mariage du duc de Montpensier, Août 1921*).

A ce titre, l'exposition *Bonjour, Monsieur Lartigue*, lancée pour la première fois à Paris, au Grand-Palais, à l'automne 1980, à l'initiative de l'Association des Amis de Jacques-Henri-Lartigue et du Ministère de la Culture et de la Communication, exposition diffusée par la suite en Amérique du Nord par l'International Exhibitions Foundation et l'International Center of Photography, aura contribué à donner – enfin – l'éclairage multi-dimensionnel que le travail de l'artiste, qui s'étend sur quelque quatre-vingts années, méritait.

Lartigue, c'est avant toute chose, l'essentiel du point de vue moderne sur la photographie. Ceci, John Szarkowski, du Musée d'Art Moderne, de New-York, l'avait dit dès 1963. En effet, la plupart des photos du maître sont gouvernées par l'idée centrale que la cohérence interne, esthétique, du cliché est au moins aussi importante que le sujet représenté. Sur cette base, Lartigue conjugue une syntaxe de l'image qui nous est devenue naturelle: le bougé, le flou volontaire, la prise de vue à ras de sol, l'écrasement des divers plans de la composition. De la même façon, ce dandy qui, on le devine, n'a jamais été très enclin au reportage, a utilisé très tôt toute une batterie visuelle encore pratiquée dans le domaine du photo-journalisme: l'instantané du mouvement, bien sûr, (*Monsieur Folletête et Tupy, 1912*, auquel on l'a identifié de façon trop souvent restrictive), mais surtout l'expressionnisme des premiers plans hors-foyer (*La Route de Gaillon, 1912*), l'utilisation de personnages comme indicateurs de la composition à l'intérieur de l'image (*Hollande, 1912*), la composition décentrée, l'utilisation des diagonales, le jeu sur les échelles (*Le grand champion Géo André, 1924*), enfin celle du cadre qui ne délimite pas le sujet, mais au contraire le fonde. Et puis, par-dessus tout, omniprésente presque, cette grande décontraction visuelle,

cette vivacité d'esprit qui lui souffle de nommer *Bibi à Marseille*, une photo dans laquelle les paquebots de la Porte de l'Orient volent manifestement la vedette à une compagne qu'il aura, une fois de plus, ce jour-là, choisi de croquer floue. Lartigue joue et se joue de l'espace photographique. Plus loin encore, en filigrane, comme dans une prémonition de l'avenir et des voies diverses qu'empruntera plus tard l'aventure photographique, on trouve le surréalisme (*Mon chat Zizi, 1904*) l'humour (*Zissou dans le vent de l'hélice d'Amérigo, 1911*), le minimalisme graphique (*Hendaye, 1934*), et même le dépouillement esthétique californien (*Renée à l'Eden Roc, 1931*). Enfin ces clins d'œil intuitifs à Magritte (*Autoportrait, 1923*) et à cette Peinture dans laquelle, de l'aveu de ses critiques il excelle beaucoup moins qu'en photo.

La version nord-américaine de l'exposition que l'on a pu voir au Musée des Beaux-Arts de Montréal¹, présentée par Micheline Moisan, conservatrice des Dessins et estampes, aura eu le grand mérite de proposer une palette d'images allant au-delà des clichés bateau classiques – comme le sempiternel *Concours d'élégance automobile – Les Jumelles Rowe, 1929* – qui ont contribué à donner une idée étriquée du travail d'un des grands maîtres contemporains de la photo.

Les tirages, dont plusieurs sont faits à partir de négatifs stéréoscopiques et presque tous à partir de négatifs de grand format sur plaque de verre (6 sur 13 ou 9 sur 12) sont un plaisir pour l'œil.

Certes, on a beaucoup répété que l'œuvre de Lartigue, ayant été dévoilée très tard, avait eu peu d'écho et d'effet sur le développement de la photo contemporaine; on peut penser, néanmoins, justement à cause de son caractère primesautier, que cette influence reste à venir. Parce qu'elle séduit, même en costume d'époque, voici une œuvre qui va, non seulement aiguillonner les vocations, mais surtout établir un pont entre la photo contemporaine, austère parfois, et un public qui ne demande qu'à l'aimer, la connaître.

1. Du 28 juin au 11 août 1985.